

HOMÉLIE 13

«Car il y en a beaucoup qui marchent, je vous le disais souvent, je le répète encore avec larmes, en ennemis de la croix du Christ. Leur fin, c'est la damnation; leur Dieu c'est leur ventre; leur gloire, ils la placent en des choses qui les couvrent de confusion, car ils n'ont de goût que pour les biens de la terre. Quant à nous, notre vie entière est dans les cieux, d'où nous attendons le Seigneur Jésus Christ notre Sauveur, qui transformera notre corps si méprisable et le rendra semblable à son corps glorieux, par l'opération de la toute-puissance qui lui permettra de s'assujettir aussi toute chose.»

1. Il n'est rien qui choque plus ou qui convienne moins dans un chrétien que la recherche du calme et du repos : il n'est rien qui soit plus opposé à l'esprit de notre profession et de nos engagements que de tenir extrêmement à la vie terrestre. Votre maître a été crucifié, et vous aspirez au repos ? votre maître a été percé de clous, et vous vivez dans la mollesse ? Est-ce là ce que doit faire un vaillant soldat ? Hélas ! ajoutait l'Apôtre, «beaucoup marchent, je vous le disais souvent et je le répète encore avec larmes, beaucoup marchent en ennemis de la croix du Christ.» Certains fidèles affectaient un semblant de vie chrétienne, tout en menant une vie molle et oisive : comme rien n'est moins conforme à la croix, l'Apôtre en prend sujet d'ajouter ces paroles. La croix n'appartient qu'à l'âme toujours prête à combattre, toujours désireuse de mourir, détachée de toute satisfaction personnelle. Or, c'est tout le contraire que réclament ces chrétiens. Ils ont beau se qualifier de disciples du Christ, ils sont les ennemis de sa croix; s'ils aimaient la croix, ils s'appliqueraient uniquement à mener une vie vraiment crucifiée. Est-ce que votre maître n'est pas mort sur une croix ? Vous ne pouvez mourir de même; imitez néanmoins cet exemple d'une autre manière : crucifiez-vous vous-même, alors que personne ne vous crucifie; crucifiez-vous, non pour vous ôter la vie, ce serait un crime, mais dans le sens de Paul disant : «Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.» (Gal 6,14) Si vous aimez votre Maître, mourez de sa mort; apprenez la vertu de sa croix, les biens qu'elle opère, le bien qu'elle peut opérer, la sécurité dans laquelle elle nous établit. Tout se fait par la croix : le baptême a lieu par la croix, il faut que ce signe nous soit donné; l'imposition des mains a lieu par la croix : que nous soyons en route ou chez nous, c'est un bien précieux que la croix, une armure impénétrable, un bouclier sur lequel s'émoussent les traits de l'ennemi. Quand vous avez à combattre le démon, vous lui opposez la croix, non seulement le signe de la croix, mais les épreuves de la croix. C'est l'usage du Christ de désigner les souffrances sous le nom de croix; en disant, par exemple : «Si vous ne prenez votre croix et ne me suivez.» (Mt 16,24) Il veut exprimer cette pensée : Si vous n'êtes préparés à la mort. A coup sûr donc les chrétiens lâches qui sont attachés à la vie et à leur corps, sont des ennemis de la croix; et quiconque recherche le plaisir et le calme du monde, est ennemi de cette croix de laquelle Paul se glorifie, qu'il embrasse, à laquelle il devrait être attaché : «Je suis crucifié au monde et le monde l'est pour moi.»

Maintenant pourquoi ces paroles : «Je le répète encore avec larmes ?» C'est que le mal a grandi, et ceux qui en sont là ne méritent que des larmes. Oui vraiment, il y a de quoi pleurer sur les fidèles qui vivent dans les délices, qui prennent un soin excessif de leur corps, simple vêtement de leur âme, et ne songent même pas au châtement qui les menace. Vous vivez dans les plaisirs, vous faites grande chère; vous le ferez aujourd'hui, demain, dix, vingt, trente, cinquante, cent ans même, si vous le voulez; c'est impossible, mais je vous l'accorde; qu'en aurez-vous retiré, quel profit en aurez-vous ensuite ? Aucun assurément. Or, mener une vie pareille, n'est-ce pas déplorable, n'est-ce pas lamentable ? Dieu nous introduit dans ce stade pour nous y couronner, et nous en sortons sans avoir accompli aucune action d'éclat ? Aussi Paul verse-t-il des pleurs quand le vulgaire rit et s'amuse, tant il s'intéresse au salut de l'humanité, tant nos misères l'émeuvent : «Leur Dieu, c'est leur ventre.» Aussi disent-ils : «Mangeons et buvons !» (I Cor 15,32) Comprenez-vous le danger des plaisirs ? Pour les uns l'argent, pour les autres le ventre est la vraie divinité. N'est-ce pas là une idolâtrie véritable, plus coupable que l'autre ? «Leur gloire, ils la placent dans leur confusion.» Quelques-uns voient ici la circoncision. Quant à moi, j'estime que le sens est celui-ci : Les choses qui devraient les couvrir de confusion, sont les choses dont ils se glorifient. C'est la même pensée que celles-ci : «Quels avantages avez-vous retirés de ces infamies dont maintenant vous rougissez ?» (Rom 6,21) C'est un malheur que de se livrer à ces infamies; les commettre en rougissant même, c'est mal; s'en glorifier, c'est porter le mal à son comble. Ce langage ne

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

s'applique-t-il qu'au malheureux dont parlait l'Apôtre, et les personnes ici présentes n'auraient-elles rien à se reprocher en cette matière ? N'y a-t-il parmi vous aucun fidèle qui en soit là, qui ait pour dieu son ventre, qui se glorifie de choses qui devraient le couvrir de honte ? Je souhaite, oui, je souhaite vivement que ce langage ne nous concerne en aucune façon : je voudrais ne connaître personne coupable en ce point. Mais je crains que ces reproches ne soient encore mieux placés ici qu'au temps de l'Apôtre. Qu'un homme passe son temps à faire bonne chère, ne donnant aux pauvres que de la menue monnaie, et engloutissant la principale partie de ses richesses dans son estomac, n'est-ce pas mériter ce langage.

2. Quelle parole plus coupable de faire rougir et de ne faire entendre que ces mots : «Leur Dieu, c'est le ventre : leur gloire, ils la placent dans leur confusion ?» Quels sont ces hommes ? «Ceux qui n'aiment que les choses de la terre;» qui disent : Bâtitsons des maisons. Où cela ? sur la terre. Achetons des domaines; toujours sur la terre. Arrivons à l'empire; toujours sur la terre. Acquérons de la gloire; toujours sur la terre. Amassons des richesses; toujours sur la terre. Voilà les hommes qui ont pour dieu leur ventre. Rien de spirituel dans leurs pensées et dans leurs désirs : tout ce qu'ils aiment, ils l'ont ici-bas, ce dont ils se préoccupent, ils l'ont en ce monde, et leur devise est celle-ci : «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.» Vous vous plaignez de votre corps, parce qu'il est poussière, bien qu'il ne vous nuise en rien pour ce qui est de la vertu, et vous plongez votre âme dans la fange des plaisirs; nonobstant, vous n'en tenez aucun compte, et vous souriez, et vous vivez tranquille ? Et quelle indulgence obtiendrez-vous avec une pareille insensibilité ? Vous devriez, dites-vous, avoir un corps spirituel : vous l'aurez quand vous le voudrez. Vous avez un ventre, pour le nourrir, non pour le gorger, pour le gouverner, non pour le servir; pour distribuer aux autres membres la nourriture, non pour être vous-mêmes à ses ordres et dépasser les bornes qui vous sont marquées. C'est un moindre mal de voir la mer franchir ses limites que de voir le ventre empiéter sur l'âme et sur le corps : la mer engloutit la terre sur laquelle elle se répand; le ventre engloutit le corps tout entier. Fixez pour bornes à votre ventre les bornes mêmes que marquent les besoins de la nature : Dieu a de même fixé à la mer son grain de sable. Qu'il s'irrite, qu'il se révolte, domptez-le en vertu de la puissance que vous avez sur lui. Quel honneur Dieu vous accorde en se donnant à vous pour modèle ! Mais vous ne voulez pas, et vous laissez vos appétits grossiers se donner carrière, entraîner le corps à sa perte, sans oser leur imposer un frein ?

«Leur Dieu, c'est leur ventre.» Comment Paul a-t-il servi Dieu ? Comment ces hommes de plaisir servent-ils leur ventre ? Est-ce que ces derniers ne souvenent pas mille morts ? Est-ce qu'ils n'exécutent pas aveuglément tout ce qui leur est ordonné ? Est-ce qu'ils ne vont pas jusqu'à obéir en des choses impossibles ? Ne sont-ils pas pires que les esclaves ? Il n'en était pas ainsi de Paul. «Notre vie entière à nous, dit-il, est dans les cieux.» Ne cherchons pas ici-bas le repos, cherchons la gloire là où doit s'écouler notre vie. «Nous en attendons aussi le Seigneur Jésus notre Sauveur, qui transformera notre corps si méprisable, et le rendra semblable à son corps glorieux.» Peu à peu il élève nos pensées : c'est du haut du ciel que nous regarde le Sauveur. Le lieu, la personne même nous indiquent l'idée que nous devons avoir. «Il transformera notre corps si misérable.» Notre corps est présentement sujet à bien des afflictions; chaînes, fouets, toute sorte de maux l'accablent. Le corps du Christ a souffert aussi tous ces maux. Le corps glorieux auquel le nôtre doit être rendu semblable, est le même corps, mais revêtu d'immortalité. «Il transformera;» soit qu'il annonce une forme différente, soit qu'il veuille désigner un simple changement. «Notre corps si misérable;» ce corps qui gît maintenant dans l'abaissement, que la douleur et la mort visitent, qui semble, tant il est misérable, n'avoir rien qui le distingue avantageusement des corps qui nous entourent. «Et le rendra semblable à son corps glorieux.» Quoi donc, notre corps deviendrait semblable au corps glorieux assis à la droite du Père, à ce corps que les anges adorent, que servent les puissances incorporelles, à ce corps supérieur à toute principauté, à toute vertu, à toute puissance ?

Si la terre entière versait toutes ses larmes sur les infortunés déçus d'une si haute espérance, ce ne serait pas trop pour un pareil malheur. Eh quoi ! il nous est permis d'aspirer à la gloire même de l'humanité du Christ, et nous nous condamnons au sort des démons ! Je ne parle pas de la géhenne. Quelque supplice que vous mettiez en avant, à mes yeux ce n'est rien en comparaison de cette déchéance. – Que dites-vous, grand Paul ? Notre corps deviendra semblable au corps même du Sauveur ? – Assurément, répond-il; et, pour bannir tous vos doutes il ajoute : «Par l'action de la toute-puissance qui lui permettra de s'assujettir aussi toute chose.» Ayant la puissance de s'assujettir toute chose, il pourra de même s'assujettir la mort et la corruption, ou plutôt c'est la même puissance qui fait l'un et l'autre. Qu'est-ce qui demande la puissance la plus haute ? s'assujettir les anges et les archanges, les chérubins et

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

les séraphins ainsi que les démons, ou bien revêtir le corps d'immortalité et l'affranchir de la corruption ? Certainement le premier de ces actes. Il ne vous en coûtera plus de croire à de moindres prodiges après avoir vu les prodiges beaucoup plus merveilleux que sa puissance a exécutés. Laissez donc les mondains se réjouir, se glorifier, n'en soyez ni émus ni troublés; les magnifiques espérances qu'on nous propose sont capables de ranimer et de remplir d'ardeur les plus indifférents. «C'est pourquoi, mes frères très-chers et très-aimés, ma joie et ma couronne, demeurez ainsi dans le Seigneur, mes bien-aimés.» Ainsi, de quelle manière ? Inébranlables, comme vous l'avez été. Après l'avertissement, l'éloge : «Ma joie et ma couronne.» – Non seulement ma joie, mais encore ma gloire; non seulement ma gloire, mais encore ma couronne. Gloire incomparable, puisqu'elle consiste pour les Philippiens à servir de couronne à Paul. «Demeurez ainsi dans le Seigneur, mes très-chers,» dans l'espérance que Dieu vous a donnée, je supplie Evodius, je supplie Syntiche d'être unis de cœur dans le Seigneur. Je vous en supplie aussi, fidèle compagnon de mes travaux, aidez-les.»

3. Quelques-uns croient que dans ce texte Paul s'adresse à sa femme, c'est une erreur; il s'adresse à une autre femme, ou mieux au mari. «Aidez-les, car elles ont travaillé avec Clément et mes autres auxiliaires à la propagation de l'Évangile; leurs noms sont écrits dans le livre de vie.» Quel témoignage il rend à la grandeur de leur vertu ! Le Christ disait aux apôtres : «Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis; réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le livre de vie.» (Lc 10,20) Paul tient ici le même langage : «Leurs noms sont écrits dans le livre de vie.» Ces femmes étaient sans doute la tête de cette Église, et à cause de cela il les recommande particulièrement à l'homme considérable qu'il désigne en termes si affectueux : il est vraisemblable qu'il s'adressait à lui de préférence, comme à son compagnon d'armes et de travaux, à son frère et à son ami. Ainsi fait-il dans l'Épître aux Romains : «Je vous recommande Phœbé notre sœur, si dévouée à l'Église de Cenchrée.» (Rom 16,1) «Je vous en supplie aussi ...» Il s'agit ou du frère ou du mari de l'une des femmes qu'il vient de nommer. Vous êtes à la fois pour elle et un frère et un époux, étant devenu membre de l'Église. «Qui ont travaillé avec moi à la propagation de l'Évangile.» Cette collaboration dévouée vous explique l'intérêt qu'il prend à ces chrétiennes. «Qui ont travaillé avec moi.» – Que dites-vous ? des femmes ont partagé vos travaux ! – Assurément, répond l'Apôtre, et elles n'ont pas peu contribué au bien. Parmi les nombreux auxiliaires de Paul, elles se distinguaient par l'activité la plus féconde. Aussi les Églises grandissaient-elles en ce temps-là : le respect dont les fidèles entouraient les hommes et les femmes remarquables par leur dévouement, produisait le plus grand bien. D'abord, ils étaient encouragés à déployer un zèle semblable; en second lieu, les honneurs qu'ils rendaient à ces saintes âmes étaient pour eux l'objet d'un mérite réel; enfin, ils entretenaient le zèle et la ferveur de leurs bienfaiteurs. Aussi Paul ne néglige-t-il jamais de signaler à l'estime des fidèles ces chrétiens dévoués : «Ils sont les prémices de l'Achaïe,» écrivait-il aux Corinthiens. (I Cor 16,15) Quelques interprètes voient dans le mot grec Συζυγος un nom propre. Que ce soit un nom propre ou un nom commun, peu importe : au lieu de nous livrer à d'oiseuses recherches, il nous sera plus utile de remarquer la déférence et les honneurs avec lesquels l'Apôtre recommande de traiter ces chrétiens.

4. Tout ce qui nous est cher est dans les cieux, et la patrie, et notre Sauveur. «Des cieux nous attendons le Seigneur Jésus Christ notre Sauveur.» En quoi il nous témoigne de nouveau sa bienveillance. C'est lui qui vient encore à nous et qui, au lieu de nous y emmener de force, nous y introduit avec bonté. N'est-ce pas là pour vous un grand honneur ? Il est venu à nous, ses ennemis; à plus forte raison viendra-t-il à nous, ses amis. Il ne confie cette mission ni à ses anges, ni à ses serviteurs; c'est lui-même qui du haut des nues vous appellera dans son palais. Ceux qui l'auront servi fidèlement, il les attirera à lui sur son trône de nuées. «Nous serons ravis sur les nuées avec lui, dit l'Apôtre, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.» Quel serviteur sera trouvé fidèle et prudent ? qui sera jugé digne de si grands biens ? Qu'ils sont malheureux ceux qui en seront exclus ! Nous plaignons, et avec raison, les hommes à qui le souverain pouvoir a été enlevé; que ferons-nous pour ceux qui perdront une si belle couronne ? Aucun supplice ne saurait approcher de la douleur qui étreindra l'âme, lorsque l'univers ébranlé, les trompettes retentissant, les anges paraîtront et se répandront sur la terre. D'abord, c'est une phalange, puis deux, puis trois, puis l'ordre entier et innombrable des chérubins, puis les séraphins; puis le Christ resplendissant d'une gloire qu'aucun langage ne peut exprimer. On s'empresse de rassembler les élus : Paul, les disciples fidèles et irréprochables de Paul sont couronnés, leurs noms sont proclamés, et le Roi des cieux les récompense selon leurs mérites en présence de la milice céleste. N'y eût-il point de géhenne, ne serait-ce pas un insupportable supplice que d'être voué à l'opprobre, quand d'autres seraient ainsi glorifiés ? L'enfer, je le reconnais, est affreux; mais être exclus à jamais du

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

céleste royaume me paraît encore plus affreux. Voici un roi ou un fils de roi qui, après une pénible campagne, de nombreuses batailles gagnées, une réputation glorieuse conquise, entre triomphalement dans sa capitale, sur un char magnifique, précédé de son armée, escorté de gardes chargés de trophées, de richesses et de boucliers d'or; la ville entière est pavoisée, les principaux l'accompagnent; derrière lui marchent enchaînées les populations qu'il a vaincues, avec leurs princes, leurs consuls, leurs gouverneurs, leurs généraux : pendant qu'il s'avance avec une pompe si extraordinaire, les citoyens accourent, et il les salue, les embrasse, leur serre la main, parle à tous avec la même affabilité, s'entretient avec eux comme avec des amis, déclare hautement avoir fait pour eux seuls toute cette campagne, les introduit dans son palais, qui demeure fermé aux autres : est-ce que ce délaissement n'est pas pour ces derniers le plus douloureux des supplices ? S'il est si pénible pour nous d'être privés d'une gloire purement humaine, combien plus souffrirons-nous d'une privation pareille, quand nous serons devant Dieu, en présence du Roi des rois environné des puissances célestes; quand les démons chargés de chaînes et confus, quand le diable et tous les ennemis de Dieu seront à jamais dépouillés de leur puissance; quand les Vertus des cieux et le Christ lui-même paraîtront sur les nuées ?

Veillez m'en croire, telle est la douleur qui s'empare de mon âme à cette peinture, que je ne saurais aller plus loin. Songeons à la grandeur de cette gloire, maintenant qu'il dépend de nous de ne pas la perdre; car ce qu'il y a de plus triste, c'est de nous condamner à des regrets qu'il nous est si facile de ne pas nous imposer. Tandis que le Christ accueille avec transports les justes et qu'il les introduit dans les cieux où règne son Père, les anges s'emparent des autres, les précipitent confus, désolés, désespérés dans le feu de l'enfer; quelle douleur éprouveront ces malheureux ainsi livrés en spectacle à l'univers ? Pensons-y, tandis qu'il en est temps encore, et travaillons avec le soin convenable à notre salut. N'allons pas dire comme le riche : Ah ! si maintenant on nous en donnait la facilité, nous ne négligerions pas nos intérêts véritables; cela nous est refusé. Non seulement l'exemple du riche de l'Évangile, mais l'exemple de beaucoup d'autres prouve l'inanité de pareils propos. Combien y a-t-il de fiévreux qui sur un lit de douleur disent aussi : Que nous recouvrions la santé, nous ne retomberons plus dans le mal qui nous consume ! Alors également nous parlerons de la sorte; mais il nous sera répondu comme au riche, qu'un abîme immense nous sépare, et que nous avons eu notre bonheur ici-bas. Versons des larmes amères, je vous en conjure; ou mieux, à ces larmes joignons la pratique de la vertu. Pleurons maintenant des pleurs salutaires pour ne pas pleurer alors des pleurs inutiles; pleurons maintenant et nous ne pleurerons pas alors des larmes de rage : les larmes présentes sont les larmes de la vertu, celles d'alors sont les larmes de l'impénitence. Affligeons-nous dans le temps pour n'être pas affligés après cette vie. Grande est la différence qui existe entre les souffrances du temps et celles de l'éternité. Les souffrances d'ici-bas sont courtes; vous ne les sentez même pas, dès lors que vous savez le bien qu'elles vous procureront : les souffrances de l'éternité sont bien plus terribles, aucune espérance ne les adoucit, et rien ne permet d'en attendre la fin. Puissions-nous les éviter et mériter le repos véritable. Mais, pour le mériter, une ferveur constante, des prières assidues sont nécessaires : ne nous négligeons pas, je vous en supplie, avec le zèle et la prière, je le répète, nous y arriverons. Dieu nous accordera ce que nous lui demanderons instamment. Si nous ne lui demandons rien, si nous ne faisons aucun effort, si nous restons dans une sorte de léthargie, comment pourrions-nous jamais être sauvés ? C'est bien heureux déjà d'être assurés d'arriver au but, si, courant sans relâche, comme le dit Paul, et penchés en avant, nous reproduisons en nous l'image de la mort du Sauveur; mais, si nous dormons, nous n'y arriverons jamais. «Afin d'arriver, si je le puis...» (Phil 3,11) disait l'Apôtre. «Si je le puis !» Et nous, quel sera notre langage ? Ni les affaires du monde, ni surtout celles du salut ne se font en dormant : en dormant vous n'obtiendrez rien de vos amis, encore moins de Dieu; en dormant vous n'obtiendrez pas l'estime de vos parents, encore moins celle de Dieu. Travaillons un peu dans le temps, afin de nous reposer dans l'éternité. Nous n'éviterons pas la souffrance : si nous la fuyons ici, nous ne l'éviterons pas après la mort. N'est-il pas préférable de souffrir un peu sur la terre, et de nous reposer ensuite à jamais ? Puissions-nous tous vivre d'une vie digne du Christ, reproduire en nous l'image de sa mort, et mériter ainsi les biens ineffables du ciel, par le Christ Jésus, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.